

# LE VIN DES ABYSSES

Une nouvelle de Thérèse Fournier

*Pour Jean-Louis Pereyre*

*Au Moyen Âge le vin jouit d'une excellente réputation. On le consomme pour ses vertus apotropaiques. On doit le consommer vite, car il se conserve mal.*

*Cette nouvelle fait référence à des faits historiques avérés. Le 21 et le 22 novembre 1270, la flotte de la huitième croisade se retrouve au port de Trapani (appelé à l'époque Trappes), pointe occidentale de la Sicile, pour tenir conseil. Saint Louis est mort et le calife de Tunis (Thunes) a payé la coquette somme de 210 000 onces d'or pour obtenir la paix. Mais une tempête d'une exceptionnelle violence se lève. Le bilan est terrible : une trentaine de naves sont détruites, on compte plus de 4 000 morts et des centaines de chevaux noyés. La huitième croisade est dissoute.*

Trappes, le 26 novembre de l'an de grâce 1270.

Ma chère sœur, ma chère amie. Vous dire que vous me manquez au point que mon cœur n'est plus que pierre de laquelle sortent larmes et soupirs. Je me sens loin de vous, de Masmolène et de ses tours. Au réveil je crois être en enfer, un enfer où des chevaux morts mêlés de débris de naves, de cadavres et de mâts lèchent la terre comme une immense couverture de misère et de mort. Plus d'une fois j'ai franchi par l'esprit la lourde porte du Castel et, guidée par les notes d'une viole, je suis montée jusqu'à vous, ma sœur, assise devant votre pupitre en robe de velours de Flandres, votre si beau visage encadré de tresses en extase de musique. Plus d'une fois j'ai rejoint par l'esprit ces soirées chaleureuses où, dans la tiédeur des rosiers de Castel et la touffeur du buis, nous partagions ce gibier et buvions de ce vin de Beaune. Sir Jehan de Dosnedieu, votre mari, le faisait venir de Bourgogne où les moines blancs prenaient tant soin de lui. Grâce au prieur, souvenez-vous, le meursault, le chablis, le vougeot étaient à notre table. Mon Dieu ma sœur, je pleure en vous écrivant, un monde ancien, un paradis perdu à tout jamais ! Sachez que Dieu a déchaîné les forces de Neptune et a choisi de faire disparaître en deux jours une flotte entière et ses milliers d'âmes réunies ici, dans la baie de Trappes, pour savoir quel sort donner à cette croisade. Eh bien, il a tranché ! Hier, jour de la Sainte-Catherine, on a décidé de rompre la croisade et de se retrouver en l'an 1274, à la Madeleine, pour passer en Terre Sainte. D'où je vous écris, l'odeur de la mort est si forte qu'elle ne me quitte plus, du matin au soir, et je comprends soudain que cette vie à laquelle notre père a voulu m'arracher est pourtant la seule vraie vie.

Aimer, ma sœur ! Aimer ! Qu'y a-t-il de plus beau ? À l'heure où je vous écris, dans cette petite chambre du couvent des bénédictines de Trappes, le glas est ma seule musique et

par la croisée je vois une barque de cadavres se frayant un chemin entre des débris de naves.

Hier j'ai supplié la Reine, qu'elle me fasse donner du parchemin, une plume, et que je puisse enfin vous écrire. Et enfin je vous écris, ma sœur, et je revis de vous écrire et veux tout vous dire, tout vous raconter, je veux que vous sachiez tout ce que j'ai vécu depuis deux mois que nous sommes séparées.

\*\*\*

Sur l'embarquement à Aigues-Mortes, que vous dire de plus ma sœur, vous m'avez vue monter la mort dans l'âme dans cette nave de bois immense, dont les voiles enroulées aux mâtures semblaient forêt enneigée – dans le hennissement des dizaines de chevaux chargés dans les flancs du navire par d'immenses huis qu'on calfatait ensuite pour les rendre étanches. Elle s'appelait *Montjoie*. L'homme giron et rougeaud qui me précédait avec mon coffre me fit entrer dans les entrailles du monstre marin. Après avoir grimpé plusieurs escaliers il ouvrit une porte et me désigna un recoin sombre :

– Votre couchette, Mademoiselle. Elle donne sur l'appartement de la Reine. Vous savez lire et écrire, vous avez de l'esprit. Vous avez été désignée par Thibaut de Champagne pour la distraire. Enfin si tout va bien, selon les vœux de votre père, vous épouserez sire José-Maria de Vivar à notre passage à Chypre. Je suis le chevalier de Gilibert, Maître queux. On m'appelle aussi Bonne-Bouche, pour vous servir.

L'homme aux joues rouges et luisantes qui s'inclina devant moi devint vite mon ami. Car que peut faire toute la journée sur un espace si réduit une jeune fille habituée à galoper des heures à travers l'Uzège ? Au début, elle se sent en prison, confinée.

Au tout début même, dès que la nave immense largue les amarres et que commence le mouvement de balancier dû aux vagues, elle est malade. Malade à en mourir. Mais un matin où, penchée sur un broc, elle crache le fiel de son estomac, Bonne-Bouche s'assied à son chevet et lui met de force la coupe aux lèvres :

– Ce vin est aromatisé à la langue de Bœuf, lui chuchote-t-il. Maintenant vous allez dormir deux heures. Et puis vous monterez sur le pont et vous serez guérie de votre mal. Et ainsi fut-il. Deux heures après, debout sur le château arrière, fermement accrochée à la rambarde, cheveux au vent, j'admirais le bleu marine frisé de moutons blancs de la mer avec à l'horizon un long pan de terre, la Sardaigne. Rien de tel ma sœur que d'avoir

envie de mourir pour se sentir revivre. D'un trait toute la tristesse du départ, de notre séparation, le manque de Masmolène et de Gildéric avaient disparu. J'étais en bonne santé, je flottais sur une île de bois tendue de voiles. J'avais un ange gardien nommé Bonne-Bouche.

\*\*\*

Après dix jours de navigation où je ne vis que le bleu de la mer et l'infini du ciel et où, dit-on, le temps fut particulièrement clément pour un mois de novembre, nous jetâmes l'ancre dans une petite baie bordée d'une terre jaune et aride, l'île de San Pietro, au sud de la Sardaigne. La Reine ne souhaitait pas débarquer. Aussi la suppliai-je de me laisser aller à terre. Il faut vous dire que cette femme grande et sévère sourit peu mais est douée d'un grand esprit de justice. Les circonstances de son voyage ajoutaient à sa gravité. Son mari, Philippe, était devenu roi de France après la mort de son père Louis IX le 25 août à Carthage. Elle devenait ainsi Reine de France et passait des heures devant son autel à prier Dieu qu'il l'aide dans la tâche difficile qui l'attendait. De plus, comme elle était de santé fragile, elle quittait peu ses appartements. Comme je vous l'ai dit, je suis installée dans un cagibi qui donne tout juste dans sa chambre. De sorte que, lorsque je ne descends pas dans les entrailles du navire pour me distraire et rejoindre Bonne-Bouche que j'accompagne dans ses activités – je lui ai fait promettre de ne rien dire à la Reine ? – je n'ai qu'à pousser la porte pour être dans les appartements de celle-ci. « Appartements » est un mot bien grand pour désigner ces écrins de bois nommés cabines, avec tout le mobilier attaché, jusqu'à un Christ dans son alvéole et trois fenêtres donnant, des mètres plus bas, sur la mer.

À côté de la cabine de la Reine se trouve la cabine de trois béguines, puis viennent notre salle à manger et notre salon. C'est là que se déroule le plus clair de notre vie. Ce jour-là, donc, je me jetai aux pieds de la Reine :

– Ma Reine, je vous en supplie, laissez-moi débarquer, le temps de l'escale ! Sir de Gilibert prendra soin de moi. J'ai tant besoin de fouler la terre, sentir ses odeurs, et je reviendrai à bord régénérée, pleine d'une énergie nouvelle que je mettrai à votre service.

La Reine posa sur moi son regard bleu très clair, je vis trembler les petites rides sous ses yeux :

– Ma fille, j’ai entendu dire que vous ne manquez pas d’énergie...

Je baissai la tête : avait-elle eu vent de mes excursions tout au fond du bateau ? Imaginez-vous ma sœur, sur ce navire qui semble une noix à côté de Masmolène, s’entassent mille âmes, et plus de cinquante chevaux, et tout ce qu’il faut pour vivre.

Au cinquième niveau sous le pont, dans des magasins ventrus, s’empilent sacs de farine, biscuits, eau et salaisons. Notre nourriture est sobre, de plus en plus à mesure que nous comptons les jours en mer sans voir la terre : du pain, du poisson et de la viande salée, des pois chiches, des lentilles vertes et rouges, le tout dans des caisses de bois pour éloigner les rats. L’âtre incandescent du four semble une grotte infernale. On y enfourne du pain du matin au soir, et lorsque ça n’est pas du pain, on y pose d’immenses marmites dans lesquelles cuisent les légumes secs et la viande. Les quelque huit cents croisés qui souhaitent mettre leur vie au service de Dieu en allant combattre les infidèles ont droit à des biscuits et, tous les deux jours, à ce bouillon épais et brûlant qu’ils viennent, en file, déguster dans une salle à manger contiguë à la cuisine, où, autour de trois tables de bois, peuvent s’asseoir jusqu’à soixante personnes. Chacun arrive avec son bol, se fait servir et mange à table, avec du pain épais distribué par les sœurs Clairemines (cousines éloignées de Bonne-Bouche, laides et édentées, mais si énergiques qu’on leur donnerait la nave en commandement). Pour éviter qu’un mangeur passe deux fois à la distribution, on marque le bol à la sortie. La lenteur du service, ma sœur, pour tant d’âmes à nourrir, fait que le repas chaud n’est distribué que tous les deux jours, car il faut une journée entière pour alimenter tout ce monde. Les deux cents chevaliers, eux, ont le droit de partager leur repas dans l’espace alloué sous le pont (le troisième niveau si l’on compte à partir des appartements de la Reine). Ils ont leur vaisselle, des tables mobiles qu’ils organisent à leur façon. Je les ai espionnés un jour par une écoutille et peux vous dire qu’en l’absence des femmes, l’homme est bien peu de chose, non pas tant pour une question d’ordre, car tout était fort ordonné, mais pour l’esprit qui régnait dans les conversations, où il était question de sujets si triviaux que je rougis rien que de m’en souvenir.

Il va sans dire, ma sœur, que la Reine et les siens jouissent d’un tout autre privilège de bouche. Pour son alimentation – « notre » alimentation, devrais-je dire –, elle a dans un recoin du pont principal une petite basse-cour avec dix canards, cinq lapins, cinq poules et leur coq. C’est moi qui recueille chaque jour les œufs que la Reine aime tant déguster, le matin avec son beurre salé. Enfin me direz-vous : et les chevaux ? Imaginez-vous :

descendre quatre escaliers de bois et arriver dans une caverne noire comme un four à l'intérieur de laquelle on entend souffler des dizaines de chevaux avec une odeur si forte que je me bouche le nez !

– Vous voulez voir ces chevaux ? me demande sire Bertrand de Gaux, maître écuyer à qui Bonne-Bouche m'a confiée pour cette visite – comme Bonne-Bouche, il porte la croix sur les épaules, signe de ceux qui se sont mis dans le projet de libérer le tombeau du Christ à Jérusalem. Je fais oui de la tête. Soudain la lumière du jour entre par une vingtaine de hublots de chaque côté des stalles et une cinquantaine d'yeux de chevaux me regardent. Aussi loin que mon regard va je vois ces yeux et les encolures, les dos et les croupes se balancer en mesure, car on les a suspendus dans des harnais pour protéger leurs jambes.

\*\*\*

Ce jour-là, la Reine consentit à me laisser débarquer à terre, sous la garde exclusive de dame Hélène, une des sept filles du comte de Joigny. Pour l'en remercier je lui promis de dire, agenouillée à même le sol, trois Ave Maria et trois Notre-Père. Elle me bénit. On entendit par trois fois l'immense « plouf » des ancres qu'on jetait pour immobiliser la nave – je me jetai aux pieds de la Reine pour la remercier et me précipitai sur le pont.

Il était dix heures du matin. Malgré ce mois de novembre avancé – nous étions le 19 –, la lumière était vive, le ciel bleu dégagé avec, alignée sur l'horizon, une petite couronne de nuages. Des goélands glissaient dans les courants d'air. Du château arrière de la nave je voyais, à un kilomètre au moins, le bandeau d'une plage léchée par les vagues, et la garrigue qui partait vers les collines tranchées de falaises percées de trous, et des figurines qui bougeaient, trois vaches, deux ânes. La légère brise arrivait à peine à soulever nos drapeaux ornés d'une croix.

– Terre ! Terre ! ne pus-je m'empêcher de dire en tournant sur moi-même.

Dans le grincement des poulies on mettait deux barques à l'eau. Dans l'une d'elles on chargea des tonneaux pour l'eau, des paniers pour recueillir ou échanger des fruits et légumes qu'on trouverait sur place, des pièces de tissu que l'on troquerait contre des vivres, et quelques cages – bien que cet animal ne plaise pas aux gens de mer, car il grignote les cordages de chanvre, la Reine est friande de lapins, et un des propos de cette halte à terre était de chasser le lapin. Puis les passagers descendirent par une échelle de

cordes. Moi, Jeanne de Masmolène, dame Hélène de Joigny mon chaperon, qui ne cessait de lancer de petits cris d'oiseau effrayé, Bonne-Bouche, trois nautoniers et... un homme dont je te parle pour la première fois et qui fait aujourd'hui, jour de tragédie et de mort ici à Trappes, tant partie de moi que je pense m'ôter la vie si je dois rentrer dans les vues de notre père et épouser à Chypre sire José-Maria de Vivar – j'ai parlé d'Olivier de Cornois, fils cadet du Seigneur de Cornois, chevalier maître de l'ordre de Cornois en charge de la croix.

\*\*\*

Dans le clapotis régulier des rames, la barque s'éloigna de l'immense bâtiment de bois. Assise à la proue du navire j'étais, ma sœur, dans mon « véritable » état d'esprit, gaie, insouciante, vous savez, lorsque la vie semble légère, lorsqu'elle n'est que raison de s'émerveiller et d'être heureux. Le regard bleu marine de ce beau jeune homme assis à la proue, dont j'ignorais alors le nom et qui ne me quittait pas des yeux, ajoutait à mon euphorie. La barque toucha le sable. Les habitants du village étaient accourus, une dizaine d'enfants pieds nus, filles en bonnet nous dévisageant avec cet air fixe et têtus des gens qui voient du neuf pour la première fois. Nous débarquâmes.

Les deux barques furent tirées sur le sable... Bonne-Bouche prit sur son dos dame Hélène de Joigny, qui se défendait, et se plaignait fort, le jeune homme me prit par la taille pour sauter de la barque, nos mains s'effleurèrent, je murmurai une excuse...

Deux forts gaillards au teint de brique et aux joues poilues, arrivés juste après les enfants, aidèrent au débarquement des barriques et des paniers. Escortés par la troupe d'enfants qui s'approchaient de nous pour toucher nos vêtements, nous cheminâmes jusqu'au village. Un village, c'est beaucoup dire ma sœur pour désigner des grottes dans la falaise. Je suis rentrée dans l'une d'elles, et ça fait peur, tant c'est noir et enfumé, tant ces bancs de pierre creusés à même la falaise, recouverts de paille, sont frustes et sommaires. Je vous assure, ma sœur, que la moindre mesure de nos paysans d'Uzège ressemble à un château à côté de ces terriers. Il y avait un terre-plein rocheux. Un peu en contrebas un figuier, sous le figuier un banc. Pendant que les hommes remplissaient les tonneaux au puy, troquaient des choux, des artichauts, des poireaux, des oranges, des pommes et du poisson séché, contre quelques métrages de drap grossier bleu, une femme au regard noir et brillant et à l'impressionnante masse de cheveux en bataille

nous apporta deux cruches. C'était un vin épais qu'on coupa d'eau, mais qui fit bien son effet puisqu'il m'enivra un peu. Ensuite, après avoir chargé les tonneaux et les paniers, et alors que l'une des deux barques s'éloignait de la grève et s'approchait du *Montjoie*, on alla chasser le lapin. Dame Hélène de Joigny, qui s'était plainte tout au long du trajet de maux de jambes et de tête, s'assit sur le sable et dit qu'elle attendrait là.

Imagine-toi, ma sœur, après dix jours enfermée sur le *Montjoie*, à ne faire que monter les escaliers d'un pont à l'autre, se retrouver avec tout cet espace pour courir ! Nous étions chargés, le jeune homme et moi, de rabattre les lapins vers une clairière où Bonne-Bouche et trois nautoniers se tenaient fin prêts à sauter. Armés de bâtons nous courions autour de la clairière, battant les buissons, frappant des mains, poussant des cris pour effrayer les bêtes. Dans un claquement d'ailes des ramiers s'envolaient, dans un bruit d'herbe sèche les lapins quittaient leur cachette et hop, c'est à qui leur sautait dessus, tentait de les attraper, à force de cris, de rires, à force de nous rouler par terre en croyant avoir attrapé un lapin, qui s'échappait de dessous nous ; nous prîmes une dizaine de lapins et trois pigeons ramiers, le tout pour la Reine, car les lapins c'était pour elle.

Enfin la chasse au lapin prit fin et alors que j'enlevais de ma robe et de mes cheveux brins de paille et chardons, j'entendis distinctement trois notes de fifre. Me guidant à l'oreille, alors que Bonne-Bouche et les nautoniers descendaient vers la plage, je contournai un buisson touffu. Soudain je me sentis attrapée par-derrière, je poussai à peine un cri, Olivier de Cornois m'embrassait le creux de l'épaule puis, me faisant tourner par la taille, il me colla contre lui et nos lèvres se mêlèrent dans un baiser ! Un baiser ma chère sœur qui dura un siècle, et sa main qui me pressait les seins, et tout son corps que je sentais contre le mien.

Ce fut un autre sifflet qui nous ramena à la réalité. Bonne-Bouche qui devait certainement s'impatienter.

– Va vite, dis-je à Olivier de Cornois, va vite sur la plage en courant, tu diras que tu me cherchais, que tu ne m'as pas trouvée, que tu es inquiet, tout le monde va s'y mettre, moi pendant ce temps j'aurai fait le tour de ce bois et je m'approcherai de la plage par l'autre côté, en boitant. Je dirai que je me suis foulé le pied. Embrasse-moi encore.

Ainsi fut fait, ma sœur. La dame de Joigny, bête comme une oie et qui a certainement oublié ce qu'est le corps d'un homme, n'y vit que du feu. La Reine, cependant, ne s'y trompa point :

– C’est en chassant le lapin, Mademoiselle, qu’une sangsue vous a sucé le cou ?

Je me précipitai devant son miroir et je vis la marque bien rouge que m’avait faite sa bouche.

\*\*\*

Comme tous les soirs à l’heure où le soleil se couche, j’étais sur le pont, ce vendredi 21 novembre. J’aimais voir la boule incandescente du soleil descendre à l’horizon, se fondre à la mer, puis il suffit de compter «1, 2, 3, 4... » pour que le soleil disparaisse tout à fait. L’horizon rose s’assombrit alors et on peut bientôt voir les étoiles. Depuis la course au lapin, la Reine exerçait sur moi une surveillance dont dame Hélène de Joigny, assise à quelques mètres de moi – toujours se plaignant, toujours marmonnant –, était la preuve vivante. Impossible donc de revoir Olivier de Cornois. Je savais d’autre part par Bonne-Bouche que, malgré sa grande jeunesse, il devait faire ses preuves.

– Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle, me chuchota Bonne-Bouche, vous retrouverez Olivier de Cornois à Trappes...

C’est de cet espoir que je nourrissais mes rêves. Nous naviguions depuis quatre jours sans avoir vu la terre. Les vents n’avaient pas dépassé 4 à 5 nœuds, venant du nord, de sorte que nous avions navigué presque chaque jour au travers. Bonne-Bouche vint s’accouder à mes côtés. Alors que nous fixions tous les deux la brume rosée au-dessus de l’horizon, je l’entendis murmurer :

– Trop beau temps pour la saison.

– Eh bien ne vous plaignez pas !

– Hier le couchant était pourpre... c’est signe de vent. Or maintenant il n’y a pas un souffle. Le vent rentrera d’un coup et alors !

Il avait à peine dit cela que, au-dessus de la brume de l’horizon, se dessina le pain de sucre d’une île.

– Terre ! Terre ! m’exclamai-je.

– Terre ! Terre ! retentit la voix de la vigie perchée en haut du mât alors qu’à ce mot de « terre » répercuté d’un marin à l’autre, les nautoniers s’éparpillaient dans les vergues afin de tendre les voiles.

L’île était encore loin. C’était une des trois îles Égades après laquelle viennent Levanzo et Favignana, et le port de Trappes où toute la flotte de Philippe III, nouveau roi de France,

avec Thibaud de Champagne, roi de Navarre, celle d'Édouard, prince d'Angleterre, de retour de Thunes après la mort de Louis IX son père, devait se retrouver et décider du sort de cette huitième croisade.

J'attendis que la nuit s'installe tout à fait pour regagner les appartements de la Reine. Ce soir-là elle m'invita à dîner avec elle. Nous mangeâmes de ce fameux lapin aux pruneaux, elle but d'un vin que lui réservait Bonne-Bouche dans un tonnelet à part – du saint-pourçain mal conservé. Après souper, elle me fit lire un peu de ce *Roman de la Rose* dont elle aimait tant écouter l'épopée. À la lumière vacillante de la poêle de fer où brûlait sa chandelle, nous nous endormîmes elle est moi, tout habillées, moi sur le banc de velours sous la croisée, elle sur sa chaise. C'est une bégue de la Reine qui me porta au lit, ainsi que je me réveillai le lendemain matin.

\*\*\*

Le lendemain matin j'allai chercher au poulailler les œufs frais de la Reine. Nous étions le samedi 22 novembre et notre nave passa devant l'île de Marettimo qui ressemble, lorsqu'on l'a déjà dépassée, à un immense chameau couché dans l'eau. À l'extrémité du cou se dresse une forteresse où le roi Roger de Normandie tenait ses conseils et aimait chasser le faucon. Puis s'étale un immense plan d'eau fermé par deux îles qui font chuter leurs falaises griffées de verdure directement dans l'eau. Celle qui est plus à l'ouest, Levanzo, est moins grande que l'autre, Favignana, qui monte son relief en montagne couronnée d'une forteresse.

Il devait être dix heures lorsque nous vîmes apparaître, venant de plus au sud, une, deux, trois, bientôt une dizaine de naves comme des coquilles aux voiles blanches marquées d'une croix rouge se dirigeant par le passage entre les deux îles, les flottes de Philippe, d'Édouard et de Thibaud. Je voulais reconnaître la nave royale pour prévenir la Reine. Mais elles étaient encore trop loin.

À l'avant du navire le nautonier qui avait la sonde la jetait avec régularité. Aucun danger par là. Les fonds ne montaient pas. Bientôt les flottes rejoignirent leurs voiles dans un concert d'appels de nave à nave, des nautoniers s'enquéraient d'un cousin, d'un frère, d'un oncle – et je dois vous avouer ma sœur, chose fort triste, que souvent le mot prononcé était « lé mort ! » (qui veut dire : il est mort). Car nombreux sont les marins, pèlerins et fantassins qui périrent de dysenterie et autres maladies à Thunes comme

notre bon roi Louis.

Comme la température était clémente, et que la Reine devait se faire reconnaître du roi, et bien que sur notre nave, déjà, on eût fait monter deux oriflammes dorées, la Reine fit monter sur le château son fauteuil d'apparat, et se fit revêtir par ses béguines de sa robe de vair et de petit-gris. Elle orna ses cheveux d'une couronne d'hermine – comme ça, me chuchota-t-elle en riant, et ce fut une des premières fois que je la vis riant, et le sourire lui seyait bien, le roi mon mari aura envie de me prendre en couche ce soir !

L'ampleur de ces naves ventruées, le fait que, naviguant à la voile, elles ne sont pas très manœuvrantes, nous empêchaient de nous approcher de la nave royale qui naviguait à plus d'un mille et demi de nous, se distinguant des autres par le magnifique ouvrage du château de bois sculpté de monstres marins. Comme l'avait fait la Reine Isabelle, le roi Philippe, accompagné de plusieurs chevaliers, était monté sur le pont. Nous dépassâmes les deux îles de Levanzo et Favignana. La côte de Sicile apparut alors. Bien que la Sicile soit une île, il y a une grande différence pour l'œil entre une terre rattachée et une terre isolée. Cette terre-là est grandiose, immense. À l'ouest un rocher dressé vers le ciel, si haut qu'on a l'impression qu'il touche les nuages, dévale vers la côte et continue son avancée, puis se redresse, droit devant nous, pour former un haut plateau de tours qui glisse sur une avancée d'eau crénelée de murailles blanches hérissées de mâtures, Trappes, et va mourir dans le quadrillage de miroirs de salines qui se perd à l'est dans une côte aplatie sur l'eau.

Déjà notre nave, entourée d'autres naves, à bonne distance les unes des autres, résonne du grincement des ancres traînées jusqu'à l'ouverture d'où on les fera tomber, lestées par des cordages, et de la voix des nautoniers qui s'interpellent. Les vergues du mât sont envahies de figurines qui ramènent les voiles et les enroulent comme linge sur branche. Des entrailles du navire on entend hennir les chevaux qui hument la terre. Pour les calmer sire Bertrand de Gaux leur fait masser les jarrets avec de la paille imbibée d'un vin épais à la verveine. Puis dans un « plouf » mille fois répercuté de navire en navire, ponctué de « yey », et de « ho », les ancres tombent de concert. Un temps l'immense édifice de bois penche à bâbord, puis à tribord.

Enfin il s'immobilise, pour la première fois depuis la Sardaigne – s'immobilise, si l'on peut dire, car sur l'eau, un navire n'est jamais totalement immobile.

Imaginez-vous ma sœur qu'une nave de plus de 30 mètres comme la nôtre transporte à son bord plus de vingt ancres de 300 kilos chacune, à jas de bois et bec de métal, lestées

par d'immenses cordes de chanvre que les lapins, s'ils réussissent à s'échapper de leurs cages, grignotent – ce qui explique la réaction du nautonier lors de notre débarquement à San Pietro. J'ai appris par la suite qu'il ne voulait pas qu'on prenne de lapins, car à un de ses embarquements précédents, un lapin échappé de sa cage avait grignoté, le temps du voyage à Jérusalem, tant de cordage que six ancres furent perdues par sa faute.

— ...A... o...d ... du ...oi, ...a... o...d ... du ...oi !

Je me penchai par-dessus bord. À l'ombre de la coque, côté bâbord, un homme, les mains en porte-voix, disait :

— Par ordre du roi, par ordre du roi !

On lui approcha l'échelle, il la saisit, mais, par un mouvement de balancier, elle le transporta à 90 degrés. Déséquilibré, le pauvre homme tomba à l'eau. Je ne pus m'empêcher de m'écrier « Un homme à l'eau ! », alors même que j'étais secouée d'un fou rire, ainsi qu'une vingtaine de nautoniers qui regardaient la scène et firent voir leurs bouches édentées.

Finalement, « Par ordre du roi » – qui n'était autre que Pierre d'Alençon –, mouillé comme une soupe, se hissa par l'échelle qu'il avait pris soin de faire immobiliser par quelqu'un de sa barque, et c'est une sorte de lévrier détrempe qui s'agenouilla aux pieds de la Reine – qui me lançait des airs désespérés tellement elle avait, elle aussi, envie de rire : le roi de France envoyait sa barque pour l'emmener à Trappes où il la rejoindrait au palais Tavoso. Le soir même, son oncle – frère de notre regretté Louis –, Charles d'Anjou, roi de Sicile et de Naples, donnerait un banquet au palais Osoria.

— Charles est déjà à Trappes ? s'enquit la Reine.

— Oui, Votre Altesse. Partis tous de Thunes, le jeudi 20 au matin, en même temps que le roi, et qu'Édouard, prince d'Angleterre, Charles nous a devancés avec sa galère plus rapide. Il souhaite nous recevoir au mieux dans ce qui est désormais notre terre à tous. J'oubliais Son Altesse. Le roi Philippe souhaite que sire Olivier de Cornois débarque avec vous.

En entendant ce nom mon sang ne fit qu'un tour.

— Qu'avez-vous à dire, maître des barques, s'enquit la Reine en s'adressant à l'homme corpulent debout près de la rambarde.

— Ma Reine, nous ne pouvons faire descendre tous les seigneurs. Mais puisque c'est ordre du roi, que soit fait selon sa volonté. Deux barques iront à terre, et l'une reviendra aussitôt, car c'est péché pour la navigation que de laisser un navire ancré chargé d'âmes

sans barque pour les secourir.

\*\*\*

Je dévalai les escaliers vers la cuisine pour m'enquérir de Bonne-Bouche. En passant je remarquai qu'à tous les étages régnait un curieux silence, je croisai des regards inquiets. Enfin je trouvai Bonne-Bouche assis à la table de la cuisine, visage appuyé à sa main.

— Bonne-Bouche, embrassez-moi, je débarque à Trappes.

— Jeune fille ! me dit-il alors que je posais la tête sur sa poitrine. Profitez bien de la vie. Elle est devant vous.

— Devant vous aussi Bonne-Bouche ! Vous n'allez pas à terre ! C'est à cause du coucher de soleil rougeoyant ?

Bonne-Bouche fit la moue.

— Je reste à bord pour nourrir ces pauvres pèlerins. C'est Notre Seigneur qui me l'ordonne. Regardez ce que je leur ai réservé – et il me désigna trois barriques.

— Chacun aura un verre de ce vin qui enchante.

Et j'embrassai Bonne-Bouche, en ignorant que c'était pour la dernière fois.

\*\*\*

Je vous avoue, ma sœur, lorsque notre barque s'est éloignée de l'immense coque si haute et si ventrue qu'on aurait dit une montagne attachée par des cordages à la mer, j'ai eu le cœur serré. Et même la vue d'Olivier de Cornois descendant l'échelle de corde, qui s'embarquait sur une autre chaloupe, ne put me réchauffer le cœur – comme le père d'Olivier est gardien de la croix, il serait logé avec le roi Philippe, au palais Osoria. Même ça n'arrivait pas à me réjouir. J'éprouvais une tristesse immense à laisser cet univers dans lequel j'avais, malgré tout mon chagrin du départ, trouvé bonheur et réconfort, épaule sur laquelle me consoler, yeux dans lesquels me plonger. Mais plus que la tristesse d'une séparation qui devait être de courte durée, le fond de mon âme était miné d'un curieux pressentiment. J'avais le sentiment que plus jamais je ne reverrais ce bâtiment majestueux dont les rames des nautoniers m'éloignaient à vive allure. Mais comme toujours dans la vie, la diversité chatoyante du présent relégua mes pressentiments aux oubliettes. Imaginez-vous cette flotte de naves – une trentaine au

moins –, amarrée autour de deux îlots plats nommés « Fourmi » et « Maraon », aux mâts grouillant de nautoniers enroulant les voiles, résonnant des appels des marins, du roulement des barriques que l'on charge et du hennissement des chevaux. Derrière se dessinait la ligne plate puis ondulant en colline de l'île de Favignana, puis celle de Levanzo sur laquelle se projetait l'ombre immense de nuages blancs qui couraient au-dessus dans le ciel. Des dizaines d'embarcations comme la nôtre quittaient les naves comme des fourmis la fourmilière et se dirigeaient comme des oiseaux migrateurs vers la côte qui se dessinait devant nous, avec à ma gauche cette énorme montagne dont le sommet semble toucher le ciel, dont je vous ai parlé précédemment – j'ai appris par la suite qu'on le nomme « Monte Cofano » –, puis cette colline basse qui escalade un haut plateau crénelé de murailles, qui descend vers Trappes, le but de notre navigation.

De Trappes je vois peu de choses, uniquement l'énorme couronne que forme au-dessus le haut plateau d'Erice, puis, à ras de mer, un îlot avec une tour à feu, qui apparaît et disparaît selon le mouvement des vagues, et dont on ne voit que le sommet, puis, bientôt, un majestueux ensemble fortifié de plus d'un kilomètre, éclatant de blancheur, orné de tours monumentales devant lesquelles se dresse une forêt de mâts – car le port de Trappes, à la pointe ouest de la Sicile, est un lieu où les navires se ravitaillent et où l'on fait commerce de sel, de thon et de corail.

Assise à l'avant de la barque, la Reine, toute pâle, porte son mouchoir à sa bouche. Elle est sujette au mal de mer. Que n'avais-je avec moi un peu de ce vin aromatisé à la langue de Bœuf qui m'avait définitivement guérie de mon mal de mer !

À quelques mètres de là, Olivier de Cornois, coincé entre deux barriques, me fait toutes sortes de signes avec les yeux et la bouche. Au début je feins de l'ignorer, puis bien vite je ne peux m'empêcher de sourire – il me fait parvenir des baisers sur sa main. Mais la Reine est prise de convulsions et la dame de Joigny, dans le même état qu'elle, n'a pas le temps de se pencher et vomit sur sa robe. On nettoie tout à l'eau de mer et bientôt l'embarcation glisse au pied de la tour à feu, une île faite d'un curieux empilement de roches sédimentées survolées de nuées de goélands. Escortés d'une barque ornée de fanions rouges et dorés nous glissons maintenant dans l'eau du port encombrée d'embarcations sur lesquelles je surprends le regard avide et curieux de familles de pêcheurs. Des femmes aussi, nettoyant des filets dans lesquels sont accrochées des branches rouges de corail. De ce corail, chère sœur, dont votre oncle Trémaud vous apporta un collier pour votre anniversaire. Le brouhaha de la ville me parvient aux

oreilles, mélange d'appels échangés, d'aboiements de chiens, de hennissements de chevaux et de grincements de charrettes. Bientôt nous débarquons au pied de hautes murailles scintillantes de blancheur et marchons au milieu d'une haie de gardes en livrée rouge aux curieux bonnets sarrasins pointus. La Reine à peine remise de son vomissement salue alentour en inclinant sa coiffe d'hermine. À l'extrémité de la haie attend une charrette peinte devant laquelle danse une femme brune, pieds nus, aux chevilles ornées de grelots. En me hissant sur la charrette, je vois que ses panneaux peints représentent des scènes de combats entre Roger de Normandie et les Maures. Puis la charrette s'ébranle, suivie de deux ou trois autres, et d'une quantité infinie de chaises à porteurs, l'ensemble de notre cortège se dirigeant vers ce Castello di Terra, sur la partie orientale de la ville, qui n'est pas une péninsule, mais une île séparée de la terre ferme par un long fossé agrémenté d'un pont-levis. Dix gardes coiffés de ce curieux bonnet sarrasin ne suffisent pas à nous ouvrir un chemin dans la foule de badauds. Il faut te dire, ma sœur, que « Trappes » – la « Dropanum » des anciens – ne ressemble en rien à ce que j'ai pu voir jusqu'à ce jour, encore moins à notre chère patrie d'Uzège. Le soleil qui brille ici, ma sœur, bien que ce soit novembre, a une intensité plus forte que le nôtre et fait éclater les couleurs de ce marché que nous traversons, orange et rouge des fruits et des figues de Barbarie, dégradés de vert des salades et herbes diverses, bleu des artichauts hérissés de feuilles, jaune, blanc et beige des farines et des fruits secs et des poissons, ma sœur, bonites pommelées glissant sur les dorades coryphènes, robes chatoyantes de poissons de roche, rouge des quartiers de chair sanguinolente – sans parler du caquètement des poules, du bêlement des moutons et d'une cacophonie de langues parmi lesquelles je reconnais le grec et le latin. De tous les badauds que j'ai vus, pas un ne porte un vêtement qui ressemble à l'autre – des tuniques longues et des chapeaux carrés, d'autres, des chausses sombres et des chemises nouées comme nos paysans, certaines femmes arborent des robes amples et ont le visage totalement recouvert d'un voile laissant apparaître seulement les yeux. La Reine m'a expliqué que c'est parce qu'ici à Trappes, les chrétiens, les juifs et les musulmans se côtoient et vivent en bonne entente. Nous sommes d'ailleurs passés devant un lieu de prière où des hommes étaient agenouillés face contre terre.

Il devait être une heure de l'après-midi lorsque nous franchîmes les portes de la ville. Alors que nous avions débarqué sans presque de vent, un léger courant d'air faisait maintenant frémir les palmes de ce grand arbre à tronc fort long, coiffé d'un bouquet de

stipes et de chapelets de dattes, qu'on appelle communément palmier et qu'on trouve à l'extérieur des murailles.

Bientôt nous nous trouvâmes devant la porte ornée d'une arcade de pierre sculptée du palais Tavora, dans la colonie génoise, où logeraient la Reine, ses béguines, et moi-même. Nos coffres furent déchargés. J'étais sur le point de pénétrer dans le palais lorsqu'une main m'attira vers l'extérieur. On me chuchota à l'oreille qu'Olivier de Cornois me retrouverait ce soir au palais Osoria.

La collation, de poissons fumés et de fruits secs, servie dans la chambre de la Reine et accompagnée d'un vin épais des coteaux d'Erice, qui surplombe Trappes, nous mena aux portes du sommeil. Et ce n'est que beaucoup plus tard, lorsqu'il faisait déjà nuit – c'était en réalité la fin de l'après-midi, mais à cette époque de l'année, dans ce grand sud de la Méditerranée, le soleil se couche plus tôt qu'au nord –, que nous nous éveillâmes.

La première chose que je notai, dans mon demi-sommeil du réveil, fut le vent qui ébranlait les croisées. Puis lorsque, habillées en vêtements d'apparat pour le banquet on avait torsadé mes cheveux d'une rangée de perles –, nous sortîmes dans la rue et marchâmes sous bonne escorte par les étroites ruelles vers le palais Osoria, à deux pas des Templiers, le vent avait pris possession des ruelles de son gémissement lent et continu. Notre petite troupe, Reine en tête, baissait la tête et retenait en riant les pans des robes dans lesquels s'engouffrait le vent. À peine la porte du palais Osoria franchie, les lumières des flambeaux faisant rougeoyer les ors des tapisseries, les vêtements des dames et les lourdes vestes brodées des hommes s'acheminant vers la salle du banquet, me firent oublier Bonne-Bouche, le *Montjoie*, ses mille âmes et ses chevaux, et toute la flotte ancrée dans la baie sur cette mer qui deviendrait cruelle.

\*\*\*

La salle était longue, voûtée d'arcs maures travaillés de volutes, illuminée par la lumière chaude des flambeaux qui brasillait sur les broderies d'or et les velours, les fils de perle et de passementerie. Dans un brouhaha de paroles, d'interjections et de rires, dans le mouvement des bras qui se lèvent, des bouches qui s'ouvrent, des visages rouges et luisants qui se renversent, le choc des gobelets d'étain remplis à l'envi de vin grec ou chypriote, une file ininterrompue de serviteurs chargés de plats d'argent défilait devant la table qui entourait la salle, servant sans discontinuer l'anguille à la sauce aigre-douce,

la morue au fenouil, le merlan à la chicorée, le haddock aux pois chiches, le tout accompagné de vermicelles et de petits pains aux multiples formes, les uns salés, d'autres sucrés et biscuités. Puis vinrent des cailles aux raisins, des côtelettes, des foies et des ris de veau, un mouton entier grillé tranché par le milieu. On mordait, arrachait, mâchait, on parlait, on riait, on frappait des mains aux spectacles qui se succédaient au milieu : danseuse au front orné de lourdes pièces roulant des hanches au son du tambourin, singe virevoltant sur le bras d'un homme roux comme le feu. Les convives avaient beau s'appeler Philippe III et Isabelle d'Aragon, roi et Reine de France, Thibaud II de Champagne, roi de Navarre et d'Aragon, comte Alfonse de Poitiers, comte Pierre d'Alençon, comte Robert d'Artois, connétable Imbert de Beaujeu, Pierre de Nemours, l'appétit et l'envie de se distraire étaient plus forts que l'abattement dû aux événements de Thunes. Même les malades se guérissent, l'espace de ce festin. C'est ainsi que l'avait voulu l'oncle du roi de France et frère du défunt Louis, Charles d'Anjou ou Charles I<sup>er</sup>, roi de Sicile et de Naples. La gaieté fut à son comble lorsque des musiciens en habit de velours se mirent à scander un branle de Champagne. Les convives abandonnèrent leurs assiettes et se mirent à danser.

\*\*\*

On m'a fait prendre place à proximité de la Reine, si occupée par le roi Philippe qu'elle a oublié ma présence. Quant à dame Hélène de Joigny, ses maux de jambes l'ont laissée clouée au lit. Grand bien lui fasse. De l'autre côté de la table, Olivier de Cornois n'a d'yeux que pour moi et j'éprouve un malin plaisir à donner la repartie au comte Robert d'Artois qu'on a assis à ma droite. Lorsque la vielle à clavier, la cornemuse et les flûtiaux scandent leur branle-gai et que plus de la moitié des convives se retrouvent à danser à la lumière des flambeaux, vous pensez bien que l'excellente nourriture et le vin en abondance ont fait leur travail. Olivier de Cornois me tend la main, me faisant passer et repasser devant lui. Insensiblement il m'attire derrière une colonne et nous continuons où nous l'avions laissé le travail commencé à San Pietro. La Reine resterait ce soir au palais Osoria. Ses béguines s'étaient retirées. Quant à dame Hélène, elle dormait depuis longtemps.

\*\*\*

Dois-je te raconter, ma sœur, ce qu'il advint par la suite ? Après minuit, Olivier de Cornois m'attira hors du palais Osoria. Le vent s'engouffrait maintenant dans les rues avec un claquement sec et faisait virevolter la poussière devant le consulat génois. Nous rentrâmes dans l'église Saint-Augustin de l'ordre des Templiers. Là, l'évêque de Langres, qui avait voyagé avec le roi, nous attendait. Après s'être assuré que j'étais consentante, il nous maria. Puis Olivier me prit dans ses bras et m'emmena dans une demeure du quartier oriental de la ville où il avait loué pour quelques jours à un négociant juif une chambre boisée dont le lit avait été recouvert de roses. Personne ne savait où nous étions. L'évêque de Langres, ami du comte de Cornois, le père d'Olivier, avait été chargé d'annoncer le mariage à la Reine et au roi. Nous étions dans la nuit du samedi 22 au dimanche 23 novembre. Nous gardâmes la chambre jusqu'au lundi 24 novembre au matin.

\*\*\*

Ce fut Rachel, la servante chargée de nous apporter de quoi boire et manger pendant notre lune de miel, qui nous informa de la terrible tempête. Le lundi matin 24 novembre, tandis qu'elle déposait sur notre table un plateau de fruits, raisins, figues, pommes, oranges et dattes, je remarquai son air lugubre.

— Rachel, qu'avez-vous ?

Rachel ne parlait qu'arabe mais nous nous comprenions avec les gestes. Elle m'expliqua dans sa langue gutturale, en me montrant la fenêtre et en faisant des gestes d'objets choqués les uns contre les autres, qu'il se passait quelque chose de grave.

Olivier et moi sortîmes précipitamment. Dans la rue le vent était si fort qu'il était impossible de marcher. Main dans la main, pliés en deux, nous nous dirigeâmes vers l'ouest de la ville, la colonie florentine. Le vent hurlait dans les murailles. Nous gravîmes les marches qui conduisaient au chemin de ronde et là, ma sœur, je vis le spectacle le plus épouvantable qu'il m'ait jamais été donné de voir : entre les deux îles qui forment la baie que je vous ai décrite à mon arrivée, où s'était ancrée la trentaine de navires majestueux de la flotte de retour de Thunes, et le port que surplombaient les murailles dans lequel était amarrée une flottille de mâts, les vagues étaient propulsées si haut dans les airs qu'on aurait dit des tornades descendues du ciel, et sur ces vagues,

dévalaient des pans de navires aux mâts cassés, coques retournées qui s'entrechoquent, ponts surgissant de l'eau, figurines accrochées qui surnagent un moment en hurlant, cheval cabré sur le radeau de fortune giclant hors de l'eau l'espace d'une dernière respiration et disparaissant à tout jamais. Là-bas sur l'île à la tour de feu un navire entier s'affale de côté, se brise en mille : dizaines de figurines expulsées de la coque, happées sur le sommet d'une vague, écrasées sur l'île, soulevées à nouveau, chevaux, hommes, barriques de vin éjectés comme des boulets, s'écrasant sur un navire qui court de vague en vague, de travers comme un crabe, se retourne, réapparaît, va choquer l'autre venu en sens inverse, soulevé par trois vagues convergentes, s'ouvre en deux et sombre, suivi par un flot de trois navires accrochés par leurs cordages, dévalent comme des jeux d'enfants sur lesquels des figurines hurlantes appellent le ciel, mais l'abysse s'ouvre et déglutit une cinquantaine de chevaux inertes. Je me mets à hurler :

— Bonne-Bouche ! Bonne-Bouche ! Bonne-Bouche !

\*\*\*

Ce que je vous raconte, ma sœur, n'est pas le fruit de mon imagination. Et à l'heure où je vous écris, grâce à la plume que m'a donnée la Reine, et à cette coupe de vin grec qui me réchauffe les entrailles, moi, comtesse de Cornois, je déclare véridique ce que mes yeux ont vu. Je déclare aussi que l'évêque de Langres nous a mariés dans la nuit du samedi 22 au dimanche 23 novembre de l'an de grâce 1270 en l'église Saint-Augustin des Templiers. Prévenez donc mon père, et sire José-Maria de Vivar, que ma main n'est plus à prendre.

Lettre signée : « Comtesse Olivier de Cornois, en l'an de grâce 1270 »

Inédit – Droits réservés

*Thérèse Fournier vit entre Paris et la Méditerranée. Elle publie ses romans chez J.-C. Lattès, Le Fennec. Elle est impliquée dans de nombreuses actions visant à mettre au jour l'histoire commune des deux rives de la Méditerranée. Elle a publié « L'Or de Méditerranée » in Actes du « Colloque méditerranéen sur le corail rouge », Publications CAR/ ASP, Tunis, 2007, et « Les trois Tabarkas » (Siècle 21, n°10). En novembre 2008, elle a participé*

*avec son navire à la recherche des restes de la flotte de la huitième croisade en baie de Trapani, dans le détroit de Sicile. Aucune nave médiévale n'a été retrouvée à ce jour.*